

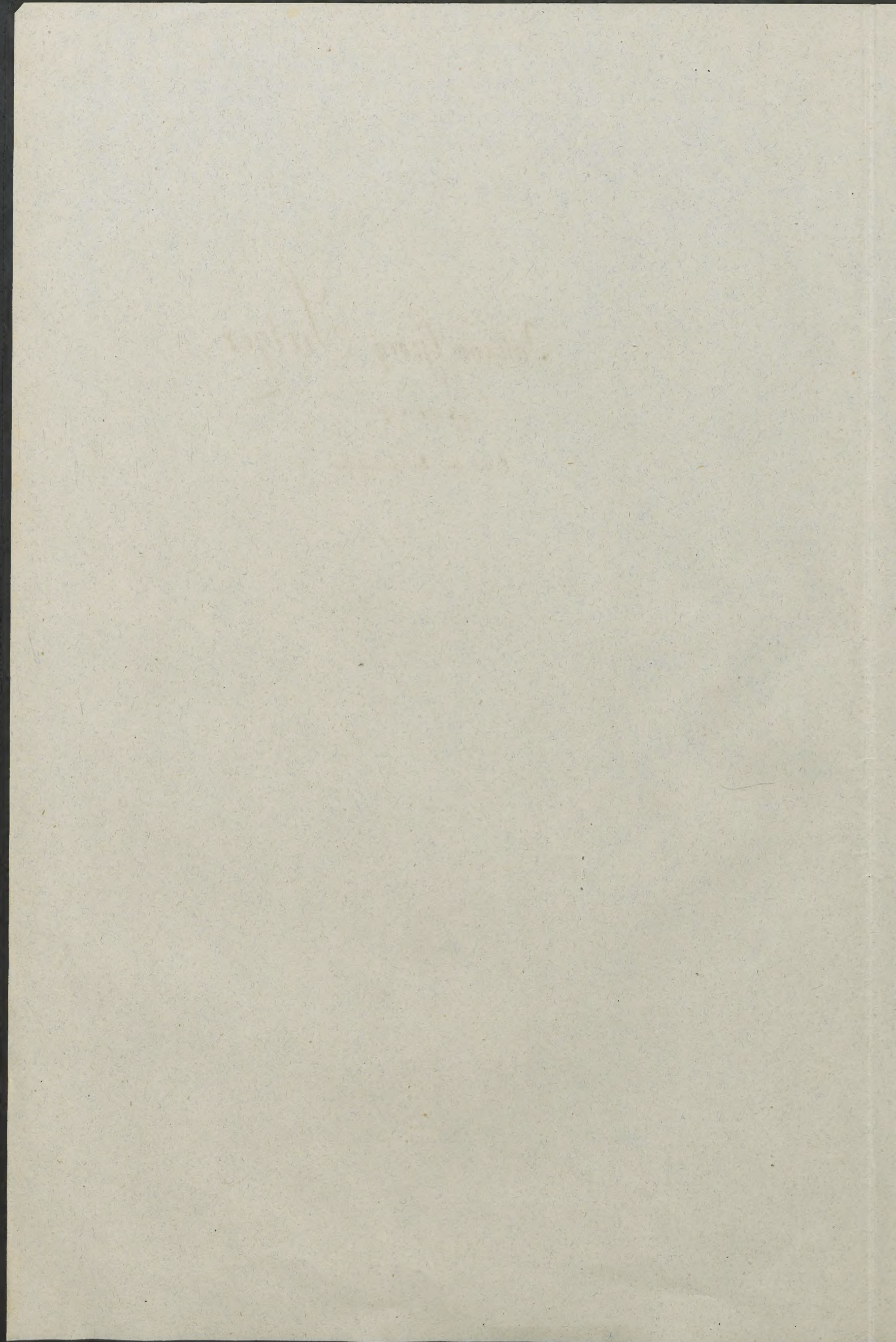
Johann Georg Sulzer.

geb. 1720 + 1779

Litterat. aben. Lini. Schriftschreibe.

Aut.







Joh. Georg Sulzer.



5984

J. G. Sulzer  
1743.

L'auteur du Discours XCVI dans le  
Mentor moderne, dit: que Strada  
est un Auteur, qui, après avoir donné  
en vers et en prose des preuves écla-  
tantes de son esprit et de son habileté,  
a mérité les applaudissements du public,  
par plusieurs ouvrages critiques très ex-  
cellents. C'est le célèbre Strada dit-il  
encore une fable de sa façon, où il  
imite le style de tous les Poètes épiques  
de l'ancienne Rome, et a mon avis  
non seulement la pièce la plus  
plus amusante, mais c'est encore la  
critique la plus judicieuse qu'il est  
possible à lire. ~~Strada est un Auteur~~

STAATS-  
BIBLIOTHEK  
• BERLIN •



acc. no. 1934.34. *Wm. Gurr.*

Ich nehme nun schon die Freundschaft von dem glücklichen Zu-  
fall, der mir die Gabe ihrer Bekanntschaft gebracht hat  
zu verdanken. ~~Ich~~ so groß. Dankes hat mir denn 12 Theil  
der Sammlung geistvoller Schriften und dabei inbegriffen  
das Schreiben an Herrn Jyza, gedruckt. Weil das Gelingen  
ziemlich lange auf dem Wege geblieben, so hätte ich gerne  
dem Herrn Jyza etwas sagen wollen, damit er nicht glau-  
be, daß diese <sup>vielleicht</sup> Ankündigung von mir gekommen. Da ich  
nun meine Bekanntschaft mit Herrn Jyza habe, so war ganz  
natürlich, daß ich an ihn gedachte, weil ich weiß,  
daß er mit Herrn J. in Bekanntschaft setzen. Ich nehme  
also die Freundschaft in zu bitten, daß er dieses Schrei-  
ben an J. kommen lassen, mit kurzer Vorrede ge-  
ben, daß dasselbe durch Lausbachs mit andern  
Schriften zugetrieben, da gegen 2 Monate auf dem Wege  
geblieben. Vielleicht haben sie Herrn Jyza das  
gehoffte Aus von der Sammlung geistvoller Schriften







28

A Monsieur

Monsieur Glem  
de S.A.R. le Prince Guillaume  
de Prusse

Secrétaire

à Rotterdam

STAATS-  
BIBLIOTHEK  
BERLIN.



M. S. y. t.



Mademoiselle.

Après une expérience de plus de deux ans, qui m'a appris, que mon  
cœur vous est si entièrement dévoué, que je ne saurais jamais  
ceper de vous aimer, je prends la liberté de vous le déclarer.  
Il est fort naturel, qu'un amour tel, que le mien soit accom-  
pagné d'un désir ardent de m'employer de toutes mes forces  
pour contribuer à votre bonheur, et de faire en votre compagnie  
le cours de cette vie, pour vous la rendre agréable. C'est  
dans cette vue Mademoiselle, que je vous offre mon cœur, ma  
foi et tout ce qui dépend de moi, résolu de tout sacrifier  
pour votre bonheur, en cas que vous trouviez en vous  
quelque retour de tendresse pour moi. Consultez votre cœur  
là dessus, et voyez si vous vous trouvez du goût <sup>de</sup> ~~pour~~  
m'accepter pour compagnon de votre vie, En ce cas





Mademoiselle, je vous promets, de faire mon étude principal de vous rendre la vie moyennant la benediction de Dieu, agreable et heureuse.

Je ne crois pas, qu'il soit necessaire de vous faire de protestation de la sincerite de ces sentiments. Vous connoissez deja mon coeur et vous savez combien je vous aime. C'est dans ces sentiments, que je serai toute ma vie,

Mademoiselle

à Berlin ce 26 d'Octobre 48

Votre tresdevoué serviteur  
Luller.



Sulzer, celebre filosofo tedesco.  
Del 1748.

Lettera estratta da un carteggio  
inedito di Sulzer colla d. lui  
fidanzata, — Appartiene  
ne al Bibliotecario di Dresda,  
Carlo Falckenstein e mi fu  
da esso ceduta.

GB.



Monsieur et tres cher Ami.

Permettez moi de vous remercier au nom de ma chere femme et au mien, pour le beau et l'agrecable present, que vous avez eu la bonte de lui faire. Ce n'est pas, qu'elle ne se soit proposee de vous ecrire elle meme; mais en ecrivant à Mons. Gellert elle employe trop de tems à lui ecrire pour en avoir de reste avant le depart de la poste; et elle vient de me charger de faire cette fois sa fonction. Nous sommes charmés autant que l'on peut de cet ouvrage, dont nous attendons la continuation avec beaucoup d'impatience. Le stile allemand m'y paroit beau, je crois pourtant avoir remarqué par ci par là, ou j'ai deviné l'expression de l'auteur Anglois, que le traducteur n'est pas si entièrement au fait de cette langue pour rendre tout d'une maniere complete. Cependant cela n'empêche pas, que la traduction ne soit fort bonne. Je vous félicite de la propriété d'un si bel ouvrage.

Nous venons d'inviter Mons. Gellert, ma femme et moi. J'espère qu'il se rendra bien à la fin à nos instances, et qu'il viendra séjourner ici pour quelques tems. Je crois, que pourriez le mieux l'y disposer et lui



promettant de l'accompagner. Vous nous feriez un sen-  
sible plaisir de venir chez nous accompagné de votre ami.  
Mais cela devrait se faire avant le milieu de l'été, parce  
que <sup>vous</sup> alors nous serons engagés à un petit voyage à la  
campagne. J'ai si peu profité de votre présence l'an-  
née passée, que je ne me souviens de vous avoir vu  
que par le chagrin que j'ai de ne vous avoir pas vu assez.  
Gardez-vous si cela se peut de ce plaisir.

Mons. Jack m'a chargé de vous remercier pour  
lui et pour Madame sa fille du présent que lui avez  
fait. Il se fait un scrupule de permettre à sa fille  
de dire à un garçon, mais il est pourtant charmé que  
les garçons lui fassent des présents de cette nature.  
Je suis avec les sentiments d'un cœur sincère, que  
connaître depuis longtemps.

Monsieur et très cher ami

Votre très dévoué serv.  
Sulzer.

Je vous prie d'avoir soin, que ce paquet soit rendu à un  
libraire ou marchand de Zurich.

à 17 de May 54.

STAATSBIBL.  
BERLIN  
Hs. A. 36.146



1754. 12 May Berlin

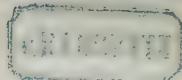
Salzer.

Dr  
B



Manne unvollständigen Kenntnis.

2783



Ich würde Ihnen das für alle das Beste, so Sie gegen  
mich den meinen sehr geschriebenen haben mit einem  
Lieber Ansehen. Das wenn die Kräfte gelinde sind, weil  
die Zeit nicht zuviel ist für lange zu machen. Ungeratet  
das übliche Empfinden, das Sie mir zu tunen muß  
ist Ihnen das sagen, daß ich Ihnen festhalten  
wie mich nur gefallen, sondern daß Sie mich von  
Ihren Ansehen. Insbesondere aber ich mich ich  
sich von ganzem Herzen begünstigt. O wie trübsal  
und wie froh ist ich mich unter einem Auge an.  
So vielen in der Lage. Wie viel Ansehen  
den Religion haben Sie geschätzt, da Sie die Welt  
lassen. Hier haben ich mich sehr geschätzt, den  
wichtigsten in Ihnen mündlich sagen zu können.  
Wenn auch Sie unsere Anklagen nicht will  
und zu mir können. Ich habe nicht große Lust.

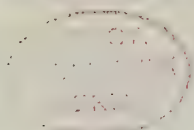
Salver



nimm, daß es Ihnen einmal gefallen würde. Wessen für  
sanktist müßte Ihnen angenehmer sein. Es wartet im  
Zuhause auf Sie, da Sie nicht den Versuch der Hastigkeit  
niederschlagen und aufpassen können. Ich meine die  
Länge, nicht die niedrigsten und äußersten Hastigkeit, die  
Sie in Leipzig ganz sein können. Wir sind hier durch  
Gewässer und durch die kalte Luft. Ihre Lärmen von  
den Lösen will, welche die großen Mütter inangucken nach  
abgeschickel. Danken Sie, wie viel ich für die Kunst der Kunst  
dies Kunst und Kunst aufschickel bei uns zu machen  
können; Danken Sie auch an die Kunst, die Sie nur und  
meine Liebe willkürlich sein seit so langer Zeit zu  
geben. Auf mich bleibe ich die Mutter aufschickel  
willkürlich auf Ihnen; sie grüßte ich die Tagel, und  
sie sein gelobt ich die Kapten mit der Kunst. Ich  
schreiben Sie nur bald, gleich, wie Sie können wollen,  
daß wir, so von welchem Ort Sie nur können wann  
nischen können. Ich bleibe mit der Kunst der Kunst  
Ihre ergebenster  
Feldzer.

Bruch. 6. 7. May 54.





181. 746

Braun. d. 27<sup>te</sup> Sept.  
1754.

Mein werthe Freund

Wir sind so sehr mit der Schwefelsäure gethanen einander  
zugesprochen, daß wir Mißverständnisse aufsteigen,  
und wenn man nicht sehr sehr sehr, so wird man nicht  
wissen was man einander aufsteigen soll. Ich hätte zwar  
sehr lange vor Ihnen ein etwas zu schreiben, die Danks  
aber, die ich nicht schreiben konnte, zu sagen. Ich  
müßte es jetzt doch thun, weil mich die Noth dazu  
treibt. Ich habe mir einen Tag jetzt nicht mehr als  
noch die Zeit genommen, die ich für mich nicht be-  
stellen kann. Ich habe die Zeit so, daß ich die  
Bücher von Ihrem Buchen in Ihrem Hause sein, und  
ich würde gar zu gerne, noch mit Ihnen, die  
ganze die Zeit haben. Haben Sie auch die



Anfälligkeit für mich, in dem ich von dem Kaiserlichen  
die Befehle kenne nach Magdeburg an die, die ich  
brüderlich zu sprechen, und denselben nur erwidern  
sagen zu lassen, daß sie für mich sind, so wird  
es bald bekannt. So läßt der Fürst, daß in  
unserm Paal keine Fische sind, und ich bin insofern  
nicht zufrieden, andrer zu kaufen, so lange ich nicht  
dies von Ihnem zu bekomme.

Nach dem Tag, welcher mit dem Abgang des  
gegangenen, gefallt einem Tag mit einem neuen  
und neuen geborenen Heide, in dem Wald zu  
zu bringen. Nämlich, wenn von der Reise  
gesprochen werden, die Arbeit an der, wird es  
in dem, was geschrieben. Mir verlangt sehr zu  
wissen ob Fr. Heide ist oder nicht ist. Ein

Wissen will ich auf dem, daß Tag, daß  
es, daß es geschehen wird, so wird es.

Auf der Reise, welche ich von dem Kaiserlichen  
bekomme, außer dem, daß ich die dritte, und  
diese, und doch auf einer, welche ich  
nicht der, welche ich.  
Sind die, welche ich.

reg. bes. von d.

Jul. 20.

17. 2. 54.



Monsieur

Monsieur Klein, Secre-  
taire du haut Chapitre  
de l'Eglise  
cathédrale

a Halberstadt

by



Agreez, Monsieur, mes remerciements sincères pour la bonte que Vous avez eu, de m'apporter de vos conseils dans la double affaire, pour laquelle je me suis trouvé dans la nécessité de vous solliciter. Je crois comme Vous, que Mr. Carstedt, serait un sujet propre pour ma place et je lui écris pour entrer en négociation, en Vous priant de lui faire parvenir ma lettre.

L'affaire de Mr. Meckel donne lieu à bien des intrigues, et c'est la raison pourquoy elle n'est pas décidée. Ce n'est que depuis hier qu'on est convenu d'en proposer au Sr. Mr. Labstein. Un de ses frères qui est actuellement ici, croit pouvoir assurer qu'il acceptera la place. Elle est importante pour un homme qui aime l'agriculture, par le grand nombre de Cadavres qu'il peut disposer, et très avantageuse par le revenu qui y est attaché. Mr. Meckel l'a fait valoir jusqu'à deux mille Rixdal. quoique les appointements ne soient que de 600. Si Mr. Labstein refuse, on proposera Mr. Naubauer. Au reste Mr. L'Académie m'a chargée de vous remercier en son nom, de la complaisance que Vous avez eu de l'apporter de vos conseils. Votre lettre n'est pas sortie de mes mains, j'ai lu l'article à un comité secret de l'Académie, sans en donner copie, et j'espère qu'on sera discret.

Je suivrais volontiers votre conseil de passer l'hiver à Naples, si je n'étais pas lié par plus d'un lieu. Cependant si je vis encore un an et que vers l'automne de l'année prochaine, j'aie encore assez de forces pour un tel voyage, je ne prévois rien qui pourroit alors m'empêcher de tenter ce dernier remède.

Quoique je ne sois point en liaison avec Mr. Nicolai je ne manquerais sûrement pas de lui parler et je l'aurais déjà fait, si j'avais pu rentrer en ville plutôt. Je n'y puis que depuis hier et Nicolai est actuellement à Leipzig.

Oserois-je encore Vous faire une demande. Le Duc de Courlande va établir à Mitau un Collège Académique sur un plan tout nouveau. Il y manque encore un professeur d'histoire naturelle qui doit être enseigné à deux ou double but. 1°. Pour donner de bons principes à ceux qui se proposent d'en faire un jour leur étude principale. 2°. Pour donner à ceux qui se vouent aux affaires de finances et d'économie, les connaissances nécessaires des trois regnes de la nature et des principes sur lesquels se fonde la théorie de la culture, et du parti qu'on peut tirer des productions d'un pays. On offre des conditions honnêtes, 300 Ducats d'appointement et même d'avantage, si l'on trouve un sujet supérieur. Si Vous connoissez quelqu'un qu'on pourroit proposer, Vous m'obligeriez beaucoup de me le nommer. J'ai l'honneur d'être avec une estime et un attachement sincère  
Monsieur

à Berlin ce 2 d'Octobre

1773.

Votre très obéissant serviteur.

J. J. Ulzer



Monsieur

XI

Monsieur de Haller, Membre du Con-  
seil souverain de la Rep. de Berne,  
Président de la S. A. des Sciences de  
Göttingue.

J. H. Berner.



2



Formey. 1736.

Je Vous prie très instamment Monsieur  
de me faire la grace de corriger dans  
ce Manuscrit les fautes les plus suscep-  
tibles contre la Langue qui pourroit  
s'y trouver. Je Vous en aurai  
toute l'obligation qu'un pareil ser-  
vice fait autre dans un ouvrage impor-  
tant, et d'ailleurs accompli d'une  
et d'autre part.

Le 24.  
1736.



STAATS-  
BIBLIOTHEK  
• BERLIN •







STAATS-  
BIBLIOTHEK  
• BERLIN •



Ferry.

C'est avec bien des remerciemens que je  
renvoie à Mr le Comte de Provence  
mon très honore confrere, les papiers  
qu'il a eu la complaisance de me com-  
muniquer. J'y joins la copie de l'écrit  
que je viens d'expédier dans cette affaire  
à Mr le Baron de Sauten. J'espère  
que Vous le trouverez tel, que l'Assem-  
blée n'y est compromise en aucune  
façon. E. 14/11/1791.



STAATS-  
BIBLIOTHEK  
• BERLIN •

Monsieur le Conseiller privé Formey est prié de la part de M<sup>rs</sup>. Les  
Directeurs de l'Académie d'avoir la complaisance de leur communi-  
quer copie de la lettre de Mr. le Comte de Nostitz en tant qu'elle  
regarde les trois chymistes suédois. Cette copie peut être envoyée à  
la maison de Mr. Merian.

30 Mars

Hulder.



STAATS-  
BIBLIOTHEK  
• BERLIN •

der Ansehnlichkeit der von der Academie gewählten Schriftsteller  
den Ursprung der Sprache, hat es nicht weniger Philosophen in  
dieser Schrift geübt, als in jedem andern der Philo-  
sophie ein wichtiger Mann wird. Es wird auch an dem die, Man-  
ner liebt abzusuchen, daß ihre Kenntnisse entgegen der Optik  
sind, die es nicht weniger nachher und allem bekannt zu werden,  
wie sehr augenmerkend gewesen ist. Es mußte auch ein großer  
Ungewissen zu setzen, daß die Philologie, die von unsern Men-  
schen nicht nur nicht die, sondern die, so genannten geistlichen Wissen-  
schaften, andere Teile dieser die übrigen, so genannten bür-  
gerlichen, fast vernachlässigt worden, was in einigen wenigen  
Lücken in ihrer völligen Breite vorhanden ist. Davon  
ist ihre Schrift ein starker Beweis, denn vor allem in unserm  
Wissen, daß die alte Optique nicht finden müssen, wichtige  
Materien der Philologie zu befehlen.

Wir dürfen nicht mehr die wichtige Sache aussetzen, wie  
viel die Culture der Sprache zur Ausbreitung und Ver-  
stärkung der Vernunft beitragen. Ich habe sie von nicht  
wenigen der Academie zur Handlung vorgeschlagen. Aber  
sie wird so nachsichtlich von getragen, daß die Schrift der  
H. Johann Misart, der damals die Hand gegeben wird  
nicht lange gar nicht beachtet. Ich habe auch in  
unser Academies Schrift die Influence reciproque  
de la raison sur le langage et du langage sur la raison,  
die ich in unsern Memoires vom Jahr 1767 zu finden ist.  
Was man da noch finden möchte angestrichen. Aber es, in



mit einem Wunde. Ich wünschte deswegen sehr, daß jemand  
dies Buch nicht ausgeben. Von einem Buch, Cultus der  
Götter erwartet so viel, daß es allen Menschen, frommen  
und andern weisigen Lesern, bloß deswegen gut sein, daß ein  
Götter Buch, so gemein, wenn sie auch gleich sehr bloß  
kindliche oder kindliche Dinge geschrieben sollten.

Es ist bei der Academia überlegt worden, ob die neuen  
undte Fortsetzung über ihn Vertritt nach dem geordneten  
werden. So fand sich aber, daß die gedruckte Vertritt schon  
zu weit verbreitet ist, als daß es noch angesehene können ist  
an besondern Blättchen zu setzen. Was den Artikel über  
den heil. Bischof betrifft, so habe ich mich schon sehr früh  
gekommen um nach seiner Absicht, die sich schon in der  
gegründeten haben, etwas zu ändern; ob ich gleich, sehr mühe  
finde, daß die dem Man in der Welt schon der Welt sehr gut  
& Götter Götter war. Aber die Vertritt der Dingen die ich  
in der Akademie sein, da es die Academia gar nicht um einen  
Theil der Landeskunde, sondern um philosophische Kunst zu thun  
war, welche sie in ihrer Vertritt nicht gefunden hat. Willen  
sie aber sich einige Fortsetzung oder Nachlässigkeit haben, so  
da sie nicht sind ungeschuldigen, so können sie es nicht  
denn durch eine geordnete Fortsetzung verstehen. Wenn die  
Dinge noch, so wenig um die Philosophie handeln, wie  
von 30 Jahren, so wird man bald eine neue Auflage  
ihre abhandlung besorgen müssen, alsdann können

Sie alles nach Umständen ändern.

Es wurde jede Vertritt von einer vorhabenden philoso-  
phischen Arbeit, mit großer Begierde aufgenommen. Wenn  
ob ich gleich ist, die Vertritt der Dingen nicht, schon so, wenig  
finde, so kann ich doch noch sehr und da, das nicht sein,  
was ändern, so oft, und oft haben.

Unter aufmerksamer Vorberathung, und einer sehr  
hat ich die Vertritt zu setzen

so in der Vertritt

Leb. d. 18 febr.  
1772

gegeben, so dem  
1772

STAATS-  
BIBLIOTHEK  
• BERLIN •

à Monsieur

Monsieur Herder, Conseiller au  
Conseil et Chancelier de l'Académie  
de la Cour de Vienne. Vienne.

*Me Keating*

*Co*



Der Brief wird Ihnen sagen, mein lieber Herr, und wohl Ihr Freund.  
 Was für einem Zufall ist es, daß das Briefgen so zu gar nicht ge-  
 storen bekommen haben. So muß mir ein großes Vergnügen daraus zu-  
 kommen, daß Sie mich noch immer in gutem Andenken behalten und freund-  
 schaftlich gegen mich geschrieben sind. Ihr Supplement hat mich diesen Winter  
 über manchen Vergnügen durchgemacht, und muß mir ja noch immer  
 denn noch sehr in die Augen springen, weil ich nicht hätte wissen sollen,  
 daß genau so lange ansehe, bis ich Sie für immer so im Gedächtnis gesetzt  
 haben, daß mich ihre ganz persönliche Befähigung von Augen schenkt. Ich  
 Supplement persönlich mir selbstlich einen unentbehrlichen Versuch von dem  
 Zeug von demselben. Ich habe Sie schon und ich Anmerkungen darüber  
 über demselben große alles, was die Antiquarier von Ihnen über den Brief  
 Dinge gesagt haben. So ist mir bei nachsichtigen Lesen des Briefes  
 sehr wohl eingefallen, daß ungewisslich nicht, vielmehr auf mich. Darunter  
 ist beifolgt, als eine Copie der ersten und für mich dessen aller  
 Antiken Pläne, davon sind nur die erste übrig geblieben, auch schon  
 ist. Dann ist sehr, daß die alten Pläne immer gar oft Pläne copiert haben.  
 Soll man nicht auf diese Pläne Pläne sehr finden, die nach dem Pläne  
 des Pläne copiert worden? Der Brief erzählt Sie so lange bei der Hand,  
 daß Sie ihn noch haben, die noch noch die Pläne immer noch nicht  
 freigegeben, sondern auf den Pläne. Ich so meine Kaufmann zu geben  
 nicht zu persönlich und möglichsten arbeiten, als die sehr Belohnung nicht  
 können. Ich wünsche, daß Sie ich die menschliche Arbeit als aber nicht  
 und Pläne u. d. g. den Pläne überlassen und sich bloß darauf  
 beschränken das aufzusuchen, was Sie noch über die Pläne aufzu-  
 suchen finden. Denn menschliche Arbeit können auch nach Ihnen  
 noch immer vornehmen; aber denken und schreiben, können Sie nicht.  
 Darf ich Sie, mein lieber Herr, und wohl Ihr Freund, was nun eine Gefälligkeit  
 annehmen. Ich sehr auch den Plänen, daß die weitere die Brief

die Kette, die so verdrückt ist, wieder fast abdrücken lassen, und die ganze  
Pauklung zum Ankerpunkt anheften. Es ist nun von dem Abzug und 80  
Punkten, die die ganze Pauklung ausfüllt, bereits über 60 Punkte beiseite,  
so müßte ich bloß die einzelnen Punkte, die mir fehlen von dieser  
Pauklung zu kaufen. Dazu könnte man H. Jügg mir am besten  
beschieden sein. Weil ich nicht weiß, wie groß ist mit Jügg Post,  
so müßte ich, daß die Kette in meinem Namen zu kaufen und  
behalten, wie das beschieden ist. Ich werde Ihnen mit  
möglichst das den Jügg mit der mir fehlenden Punkte übergeben.

Mein Gesundheitszustand ist den ganzen Winter über sehr schlecht gewesen,  
und ich bin nun seit 3 Monaten nicht aus meinem Bett gekommen.  
Dennoch sollte ich mich wieder zu erholen, wenn ich auf den Feiertag  
wird erlaubt sein, da mir erlaubt wird wieder auf das Land  
zu kommen. Auf diese Weise ist also mit diesem Brief.  
Ich vermute Sie von ganzem Herzen und herzlich.

Berlin d. 9. Febr. 1777.

Ihre ergebener Freund u. Diener  
J. J. Jügg





Der Herr Professor v. S. S. S.  
in Berlin.



Mademoiselle.

Je ne vous écris, qu'après avoir dépêché toutes mes autres lettres. Non parce que vous êtes la cadette, mais parce que j'ai gardé cette lettre pour la bonne bouche. Je trouve Mademoiselle, que vous êtes la seule de toutes nos amies, qui ait quelque pitié de moi, Mais vous êtes trop obligeante, de souhaiter que vous puissiez partager avec moi le deuil. Hélas si vous êtes solitaires à Magdebourg, que dirai-je de moi, qui le suis infiniment plus ici. Vous n'avez presque rien perdu en me voyant partir, du moins la perte est infiniment petite, au lieu que la mienne est trop grande, parce que j'ai quitté des personnes si aimables, que ce seroit en vain de chercher de semblables ici. Vous ne me devez point d'obligation de ce que je pense à vous. C'est pour mon propre intérêt que je le fais, parce que je ne passe point de moments agréables ici, que chez ceux où je me trouve chez vous en perfection, et en faisant cela je fais toujours des vœux ardens à votre égard, de sorte, que



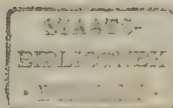
je ne doute pas, que votre navigation n'ait été fort  
heureuse. Je suis bien fâché Mademoiselle, d'avoir  
si peu de temps, à vous écrire. Je crains que la  
porte ne parte. Il faut que je finisse bien  
malgré moi. Combien de choses ne voudrais-je pas  
vous dire. Adieu Mademoiselle, une autre  
fois je serai plus long, quand je serai moins  
pressé. Je fais bien de compl. à Mr. Rolle  
dont j'ai reçu un billet, par je ne sais qui.  
Conservez moi vos bonnes grâces. Je suis de  
cœur et d'âme.

Mademoiselle

à L. ce q'd'en est  
fort la hâte

Votre très humble  
et très obéissant serv.  
Fulda

a Mademoiselle  
Mademoiselle Kousenhop.





Donnerstag den 22 Octob.

Mein liebster Fritz



Ich schreibe Ihnen schon wieder, ob ich gleich gestern Ihnen einen  
Minutenschein Brief geschrieben habe. Was könnte mir angenehmer sein,  
als diese Bepflichtung. Auf daß Sie doch meine Bemühung auch  
folgen möchten. Ich kann Ihnen glauben, daß es für Sie sehr ge-  
winnlich ist, wenn Sie den Brief zu lesen, so sehr Sie für die  
Gutachten nicht, so oft an mich Nachrichten zu schreiben.  
Doch da Sie mich öftentlich lieben können, so können Sie auch  
so oft an mich schreiben als ich sehr es Ihnen sage.

Diesen Mittag habe ich Delaguerre besucht und von seiner  
Freundschaft da so 4 oder 5 Stunden. Ich schreibe bei Madame  
de Maupertuis, die mich sehr anmerken von ihr ist, und  
die sich folglich par renome kennt, und sehr wünscht, Sie von  
Ihren Namen zu hören. Sie werden wohl nicht denken, daß ich  
ihre Labry annehmen habe. Man straft von der Comedie, die  
Sie einmal in dem letzten Jahr gespielt, von ihrer Corres-  
pondence und nicht andern Sachen. Aufzählen Sie, wenn Sie  
ein wenig nicht ich Labry geschrieben! Ich bin überzeugt, daß die  
Freundschaft nicht besser als allen Ihren das Beste geschrieben hat.  
Die Zeit nicht mehr, wenn Sie nicht Fritz, da die resten

oder einleuchtend der einzige Tausch meines Lebens, die Züßigen,  
soll erfüllt werden. Ich sagte, daß ich krankheit nicht, wenig  
binnen Leidenszeit haben wird. Die wissen aber, daß unsere nötig  
ist, daß wir oft nicht aufgegeben werden. Ich wollte die aufstall  
machen, daß ich so den 6 des künftigen Monats geschähe, wenn  
es Ihnen so beliebt. Wenn die aufgegeben geschähe sind, so  
steht es den noch immer in unserm Leben, den Tag unser  
sollan der Bindung nach unserm Leben gehen Züßigen, und  
ich möchte sehr, daß diese so geschähe würde, daß wir noch  
vor den fest oder wenigstens vor dem mein, das noch  
binnen sein, weil ich nicht erst zu der Zeit mit Ihnen  
bestehen müßten, da meine Angelegenheiten wieder aufgehen, wol  
so glänze nach dem 11. Jahr geschähe. Also wären der  
16 December dieser vornehmste Tag. Beschreiben Sie mir  
ich losen Gedanken können. Wie sehr ich sehr in die  
sein Tag notwendig! Freitags abends.

Ich habe in den ganzen Tag gearbeitet und gegen Abend habe ich  
den Fagellion, die ich aus der Dornen gebraucht in Glas eingemacht. Es  
sind einige recht süß, darunter. Sie sollen Sie alle haben, wenn

Sie ganz, wenn Sie erst werden seine Zeit.

Dieser ein paar mal habe ich mich vorgenommen, Ihnen ein al-  
tes zu schreiben, und alle mal habe ich es vergessen. Ich möchte sehr  
nirgendes sein, alles, daß ich noch einmal, etwas vorsetzen habe. Dieser  
Morgen als einmal bin ich bei den hat gegangen, um etwas bei ihm  
aus zu rufen, und allemal habe ich wieder vergessen. So ist mir wieder  
ich nicht so an gar nicht, als an Sie. Ich glaube, daß ich nicht einmal  
an die denken würde, wenn ich nicht täglich für Sie dankte und  
für die Befahrung bete. &

Das würde ich Sie bitten wollte ich, daß Sie mir den  
von C. Lichte, wenn Sie nach der Nacht für den Tag, mein guter  
Aufsatz voll wissen und geben, in glänze ein mögliches Licht, das  
ich bei Ihnen liegen lassen. Werden Sie es nicht etwa auf vergessen?  
Ich meine, ich bin nicht, Sie sind es nicht, als müssen Sie  
nicht vergessen, es wäre Ihnen nicht zu verzeihen. Ich weiß  
zu tief gehen. Ich würde Sie eher sonst noch an den Brief den  
Sie, den Sie diesen Nachmittag von mir bekommen haben? Ist  
das Fagellion gut angekommen?

Freitag Nachmittag

Ich bin mir noch ein paar Worte zu schreiben, weil ich glänze  
in den hat Concert gehen will um alle die Mad. Derwig auf der



Lichte sticht, zu sonne. Sie ist ein Brief von Mlle. Lach du. auf  
unsern wunsch. Ich habe auf unsern Wunsch zugesagt, daß  
ich fünfte ihre Comission sich selbst gemacht worden, weil sie über-  
haupt Lord beistehen sind, als das Muster war. Sie auch mal  
gab mir eine solche Comissionen, auf dem sie auf anbringt.

Morgen bekamen ich several Briefe von Jean. O'war. ich  
hoffe die Nachricht von ihrer völligen, Aufregung bekamen, wie  
sich wünschtest wollte ich sagen, da ich sonst so viel zu sagen  
habe. Ich habe bei der Academie der Wissenschaften eine  
Platz bekommen, die mich in London gibt eine gute Pension  
wundersam ist. Ich erwarte die mein Liebster  
Freund und verbleibe mit herzlichster Zuneigung

Ihre gehorsamster  
Sulzer.

Il faut, que je vous dise encore un mot du concert.  
Vous y auriez du voir Mr. Lach nager dans la joye.  
Mad. de Seurz, la Comtesse de Poteville sa soeur un  
des Comtes, le Comte de la Puebla et d'autres, y furent, pour  
entendre jouer Mad de Seurz au Luth. Dites cela à Mr.  
Rolte. Et voyez s'il ne sera pas jaloux du Flauto Jack.  
Adieu ma chere et aimable amie

Me adieu

Voici, Monsieur et très honoré confrère, les pièces pour le  
 prix qui se sont accumulées peu à peu chez moi. Les  
 trois pièces principales, qui pouvaient se disputer la victoire  
 sont encore entre les mains de Mr. Reguolin. De celles  
 que j'ai l'honneur de vous renvoyer, il n'y a que les  
 trois premiers, une allemande, ayant beaucoup poétisé  
 et deux françaises qui nous ont paru se distinguer de  
 la foule des autres. Je ne suis pas si Mr. Le Conseiller  
 voudra lire nos pièces; et en tout cas on pourra  
 lui épargner la peine de les lire toutes. M<sup>rs</sup>. Alhard, Ce-  
 guelin et Meran pensent comme moi, que le prix ne peut  
 être donné qu'à une des trois pièces allemandes, qui  
 fut actuellement entre les mains de Mr. Reguolin,  
 de l'une des quelles vous trouverez dans la présente  
 analyse.

J'ai l'honneur d'être

V<sup>re</sup> très humble & très ob<sup>te</sup> serv<sup>r</sup>

V<sup>re</sup> très humble & très ob<sup>te</sup> serv<sup>r</sup>

M<sup>rs</sup>. Müller

le 6 de Mai.

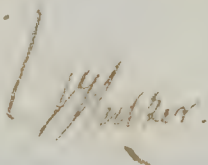


18418-  
BIBLIOTHEK  
• BERLIN •

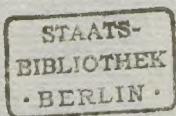
On ne m'a donné que ce matin le billet par lequel Mr. Formey a la bonté de s'informer de l'état de ma maladie. Très sensible à cette marque d'amitié, j'ai l'honneur de lui mander que mes maux s'adoucissent peu à peu et que les symptômes les plus fâcheux diminuent, de sorte que j'espère que ma fièvre reprendra la forme d'une fièvre ordinaire, de laquelle selon l'avis des Médecins je ne serai délivré qu'au retour de la bonne saison.

Mon domestique remettra à Mr. Formey un paquet qui contient ~~la~~ une partie de nos nouveaux jetons au nombre de 257, quand il aura eu le tems de vérifier ce nombre, j'attends un reçu que je puis se remettre au secrétaire de l'Académie. Mais cela ne presse pas.

26x2









Sulzer, J. George, Philologe, Libr., Prof. de mathématique et de philosophie  
à Berlin - né Weinstockius (Sime) 1720 + 1779 = élève  
universelle de Bay. art. = 1772 - vol. 24.



L'arrangement des leçons n'étant pas une chose facile, il se pourroit bien que le tems seroit trop court demain pour regler les changements projetés. Car comme nous sommes invités pour être à 11. heures chez M.<sup>re</sup> Buddenbrock, auquel il faut présenter ce plan, il convient de regler le tout avant ce tems.

C'est pour cela que j'ai l'honneur de communiquer à M.<sup>re</sup> de Castillon le plan pour qu'il ait le tems nécessaire d'y penser. J'ajoute les raisons sur lesquelles je me suis fondé pour faire ensuite que la réunion des classes se trouve après midi.

1. Il faut de toute nécessité que les deux classes soient réunies pour la danse & pour le dessin, parce qu'il est ordonné que chaque maître dans ces deux genres ne doive donner que 3 heures de leçon par semaine. Il faut donc que tous les élèves en profitent en même tems.

Et il convient que ces exercices se fassent l'après midi.

2. Il reste après cela encore 5 heures de réunion, dont 4. qui sont pour l'hist. générale & la Géographie, conviennent également aux deux classes, & qu'on ne peut pas prétendre que le professeur d'histoire soit chargé de répéter les mêmes choses deux fois dans deux différentes classes, et quand même il voudroit le faire il se trouve que le tems manqueroit pour cela.

3. Le seul moyen donc qu'il y auroit de jeter les leçons de M.<sup>re</sup> de Cas: sur les après-midi seroit de faire tomber sur les matinées celles de M.<sup>re</sup> Nequelier, ce qui s'auroit aussi avec ses vues, parce qu'alors il auroit les après-midi entièrement à lui.



4. Or l'inconvénient de cela est, que d'une heure à l'autre il faudroit changer les classes, tantôt les réunir, tantôt les séparer, ce qui ne manquera pas de donner beaucoup de confusion.

5. Il faut encore noter, que les leçons de M. Stosch pour le droit doivent nécessairement tomber dans l'après midi, parce que comme Bibliothécaire du Roi il faut qu'il soit à la Bibliothèque le matin.

Au reste je serai charmé de voir que M. de Castillon ait trouvé le moyen de concilier ces différents intérêts. Il n'y a rien de plus juste que de contenter chacun autant que la chose est possible, & en cas de conflit entre les règles, de faire porter également à tous les membres du corps l'inconvénient des exceptions.

Je dois encore ajouter par rapport aux leçons du dessein que sans la permission de M. de V. nous ne pourrions pas les faire tomber au matin, parce que c'est le même maître qui donne leçons aux Cadets, & auquel M. de V. a assigné les heures.

Sulzer.



Il est certain que les lois de la nature  
sont les seules qui soient justes et équitables  
et que les lois humaines ne sont que des  
lois de convention et de force.  
Il faut donc se conformer aux lois de la nature  
et ne pas se laisser gouverner par les lois  
humaines qui sont souvent injustes et  
inégales.

C'est pourquoi les philosophes ont toujours  
voulu que les lois humaines soient  
fondées sur les lois de la nature et  
qu'elles ne soient que des lois de  
convention et de force.  
C'est pourquoi les philosophes ont toujours  
voulu que les lois humaines soient  
fondées sur les lois de la nature et  
qu'elles ne soient que des lois de  
convention et de force.

Fin